

Père Jacques de Jésus, carme.

1900 - 1945

De l'Évangile selon saint Matthieu, chapitre 18,1 :

« A ce moment les disciples s'approchèrent de Jésus et dirent : "Qui donc est le plus grand dans le Royaume des Cieux ?" Il appela à lui un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et dit : "En vérité je vous le dis, si vous ne retournez à l'état des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux" ».

Plus loin au chapitre 19 :

« Alors des petits enfants lui furent présentés, pour qu'il leur imposât les mains en priant ; mais les disciples les rabrouèrent. Jésus dit alors : "laissez les petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi ; car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume des Cieux." Puis il leur imposa les mains et poursuivit sa route ».

Sans aucun doute, dans ces deux passages d'Évangile, Jésus nous présente l'enfance comme l'attitude spirituelle qu'il nous faut, nous adultes, développer pour entrer dans le royaume des Cieux : « Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux est à eux » (Mt 5, 3).

Toutefois, il me semble que Jésus interroge ici également un autre aspect de notre vie spirituelle. Il s'agit de notre manière de considérer l'enfant. Au temps de Jésus, l'enfant ne comptait pour pas grand-chose dans la société, pourtant Jésus place au milieu de ses disciples un petit enfant. C'est un geste surprenant, voire provocateur pour ses contemporains.

En plaçant au milieu de ses disciples un enfant, Jésus nous montre la place privilégiée des enfants dans son cœur, mais aussi celle qu'il veut pour eux dans la communauté de ses disciples. Jésus nous invite ainsi à porter notre attention sur l'enfant et à lui réserver dans notre communauté ecclésiale une place particulière. C'est la communauté dans son ensemble qui doit se sentir concernée par cette question. C'est en effet au milieu que Jésus plaça l'enfant.

C'est au milieu de la vie du Père Jacques de Jésus, que Jésus plaça l'enfant. Cet après-midi, je vous propose de découvrir la vie du père Jacques de Jésus, non pas pour vous raconter une belle histoire que nous pourrions ajouter à la Légende dorée, mais davantage pour nous donner des éléments de réponse à la provocation de Jésus, lorsqu'il place au milieu de nous un enfant.

Lorsque nous regardons nos assemblées dominicales, ce questionnement me paraît important et peut être un point d'effort, d'attention pour ce temps du Carême. Un point d'effort qui est véritablement nécessaire, car il arrive, lors des dimanches des familles ou des dimanches autrement par exemple, qu'un certain nombre d'enfants viennent seuls à la messe, déposés à la porte de l'église par leurs parents, d'autres encore aimeraient venir mais leurs parents ne souhaitent pas se déplacer. Beaucoup d'enfants de nos paroisses sont donc bien seuls dans leur démarche de foi, ne trouvant pas dans leur environnement proche le soutien nécessaire pour grandir et cheminer à la suite du Christ.

De plus, plus fondamentalement pour chacun de nous, je crois qu'il en va aussi de notre propre sainteté à chacun : il est, en effet, remarquable de voir comment notre attitude envers l'enfant révèle généralement notre grandeur d'âme. Ce fut le cas pour le père Jacques de Jésus.

Jésus « appela à lui un petit enfant, le plaça au milieu d'eux ». Comment appréhender cette place que nous devons laisser à l'enfant, au milieu de nous ?

Regardons la vie du Père Jacques de Jésus.

Lucien Bunel, Père Jacques de Jésus en religion, naît le 29 janvier 1900 dans une famille pauvre et laborieuse, une belle famille dont les lettres de noblesse sont l'unité, le travail, et une foi ardente ; c'est une famille simple et unie. Dans cette atmosphère familiale, à 5 ans, le petit Lucien manifeste déjà le désir de devenir prêtre ; un jour « *[il] fut surpris dans le grenier, monté sur une chaise, s'adressant sans doute à des fantômes pour louer les beautés et les bontés de Dieu. [sa] mère et des voisines qui s'étaient cachées, entendirent son sermon ; la voix de cet enfant les toucha beaucoup. Et l'enfant dit à sa mère qui l'interrogeait à ce sujet : "Il faut bien que j'apprenne à parler aux hommes" Dès lors, Lucien était pour tous marqué du sceau de Dieu. On l'appelait "le petit curé"¹ ».*

Lucien entre d'abord au petit séminaire, puis, à 19 ans, au grand séminaire. Durant sa formation, l'abbé Lucien Bunel ressent un fort désir de la vie monastique.

Aspiration à la vie monastique

Dans un billet spirituel daté du Lundi de Pâques 1922, il écrit :

¹P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, *Le père Jacques, martyr de la charité*, Études Carmélitaines, Desclée De Brouwer, 1947, p.24.

« Nuit noire depuis vendredi, Jésus cependant s'est un peu montré hier matin dans son doux baiser de Pâques.

En sortant du réfectoire, Jésus m'a dit de rester à la chapelle, après que les autres seraient partis.

Et Il m'a étreint : "Il m'a demandé pourquoi j'étais triste." Comment ne pas l'être quand il fait si sombre, et que le Divin Époux à Qui l'on veut se donner se tient caché !

Et Jésus m'a dit : "Reste en paix, aie surtout la paix, vraie, profonde. Tu es mon enfant. Tu sais combien je t'aime. Ne te tourmente pas, attends.

Je lui ai parlé de la Trappe, mais il ne m'a pas répondu.

Mon Dieu, Ta volonté, et non pas la mienne². ».

Cette attirance pour la vie monastique le portera dans un premier temps vers la Trappe du Port du Salut, où il fera des séjours, non pas comme un simple retraitant, mais parmi les moines.

En janvier 1924, Lucien Bunel ressent toujours cet attrait pour la vie monastique, il l'exprime ainsi dans une lettre à un ami proche :

« Ce vide de la vie sans Dieu m'apparaît de plus en plus à mesure que j'avance et que je vois se multiplier les déceptions, les difficultés, les ennuis, les peines. Oui, vraiment que serait-ce que notre séjour d'ici-bas, s'il ne devait consister qu'à se constituer une existence commode et agréable de quelques années !...Et c'est parce que je sens et je comprends de plus en plus cette inanité de la terre que je désire toujours plus ardemment la vie du cloître. Là je pourrai commencer à vivre ma vie éternelle [...] ».

A travers le désir de la vie du cloître, c'est en fait la recherche d'une proximité toujours plus forte avec Dieu que désire Lucien Bunel.

Il écrit à un ami :

« Ah ! Oui vivre ainsi en soi, avec le Bon Dieu partout, toujours, à l'hôtel, en chemin de fer, sur la route, à la campagne, dans une rue ! Comme on est heureux alors, et comme cette vie amènera des bénédictions sur votre foyer si vous en fondez un, comme elle lui en donnera de la douceur, de l'intimité, de l'infinité même³ ! »

² P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, *Le père Jacques, martyr de la charité*, Études Carmélitaines, Desclée De Brouwer, 1947, p.58.

Après sa rencontre, au Carmel du Havre, avec le père Marie Eugène de l'Enfant Jésus, qui sera le fondateur de l'Institut Notre Dame de Vie, l'abbé Lucien Bunel s'oriente vers le Carmel, où il entre le 14 septembre 1931 ; il reçoit alors le nom de Jacques de Jésus. Il trouve enfin le cloître, ardemment désiré jusqu'à présent. Mais dès 1934, avant même sa profession solennelle, lui est confiée la fondation et la direction du Petit-Collège d'Avon, près de Fontainebleau.

Que ce soit au séminaire ou au Carmel, l'enfant sera au milieu de la vie du Père Jacques, lui qui désirait le silence du cloître.

Jésus « appela à lui un petit enfant, le plaça au milieu d'eux »,

Avant d'entrer au Carmel, lorsqu'il était encore séminariste, l'abbé Lucien Bunel reprenait à chaque vacances une activité apostolique auprès des enfants pauvres.

Il écrit :

« Je suis avec cinquante enfants en pleine campagne. Dans l'intimité de la vie de famille, j'essaie de faire pénétrer le Bon Dieu dans tous ces petits cœurs, et j'ai l'impression que grâce aux prières de nombreuses âmes, le Bon Dieu entre en eux, et j'en suis heureux⁴... »

Avant même de terminer le séminaire en octobre 1924, il rejoint l'Institution Saint-Joseph du Havre, d'abord comme surveillant puis comme professeur, une fois ordonné prêtre le 11 juillet 1925.

Dès cette époque, pensant au cloître, essayant de vivre lui-même une intimité avec Dieu, l'abbé Lucien Bunel n'a qu'un seul désir : développer la vie intérieure des enfants dont il s'occupe.

Voici comment le décrit un ancien élève de l'Institution Saint-Joseph du Havre : *« Il était libéral et indulgent aux gens nerveux et remuants. Je me souviens l'avoir vu de loin indiquer du doigt, avec calme, la porte à un garçon de cette catégorie. La menace était nette, bien que silencieuse. Le délinquant, sans se démonter lui aussi, indiqua par un signe de tête négatif, que telle n'était pas son intention. L'Abbé n'insista pas et l'élève se tint tranquille. A six heures et quart, la cloche sonnait pour le départ des moyens, nous avertissant, nous, les*

³Lettre à M. Antoine Thouvenin dans P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, *Le père Jacques, martyr de la charité*, Études Carmélitaines, Desclée De Brouwer, 1947, p.67.

⁴Lettre à M. Antoine Thouvenin dans P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, *Le père Jacques, martyr de la charité*, Études Carmélitaines, Desclée De Brouwer, 1947, p.70.

grands, que nous n'avions plus que trois quarts d'heure d'études... Les fourmis trottaient dans les jambes de quelques agités... On demandait la permission de « sortir ». Elle était toujours accordée. Bientôt, on ne la demanda plus : et l'Abbé laissa faire... Une quinzaine sortaient quelques minutes se détendre dans la cour, fiers de la confiance accordée. Puis tout rentrait dans l'ordre ; je ne me souviens pas qu'on ait jamais abusé de cette permission tacite.

Pendant la prière, il ne levait jamais les yeux, nous laissant en face de notre conscience. Les meilleurs d'entre nous apprirent ainsi à la faire en le regardant... et les élèves moins pieux ne la dirent pas plus mal pour cela⁵. »

Une fois carme, c'est donc la fondation et la direction du Petit-Collège d'Avon, près de Fontainebleau, dont le père Jacques décrit ainsi la vie :

« Tous ceux qui viennent visiter le collège ou déjeuner dans notre réfectoire, sont frappés de voir combien est ouvert et rieur le visage de nos enfants. “Ils n'ont pas des figures de pensionnaires !” La maison respire une chaude atmosphère d'affection et de confiance. Nous nous sentons tout près des enfants, et les enfants montrent qu'ils se sentent très près de nous. Est-ce à dire que tout soit parfait ? Qu'aucun enfant ne bavarde jamais à un moment où c'est défendu ? Qu'aucun ne cède à la paresse ? Bien sûr que non ! Dieu merci, nos enfants sont des enfants, de vrais enfants, bien vivants, qui savent qu'un bavardage n'est pas un péché, mais seulement une imperfection, qui font tout leur possible d'enfants pleins de vie et de chant, pour être sages et pour travailler, mais qui gardent le charme d'une réflexion jaillissant spontanément et qui fait rire, ou qui s'accordent de temps à autre un bon moment de rêve. Il est parfois si gonflé de promesses le rêve d'un enfant ! Que voulez-vous ? Notre idéal n'est pas de former des enfants figés, les bras croisés, et qui garderont toute leur vie l'habitude des bras croisés. Notre rêve est d'habituer nos enfants à savoir distinguer le bien du mal, à connaître la valeur d'un acte de volonté, à s'éprendre d'amour pour tout ce qui rend un son de droiture, de loyauté, d'honneur, et donc parfois à prendre très tôt l'habitude de faire eux-mêmes volontairement, librement, avec amour, le mieux possible, leur devoir⁶. »

De son expérience d'éducateur, le Père Jacques tire quelques principes, qu'il expose dans un article publié dans la revue *La Vie Carmélitaine*.

⁵ témoignage de l'abbé Pierre Gissy dans P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, *Le père Jacques, martyr de la charité*, Études Carmélitaines, Desclée De Brouwer, 1947, p.76.

⁶ *Parlons des enfants*, p.54 cité dans P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, *Le père Jacques, martyr de la charité*, Études Carmélitaines, Desclée De Brouwer, 1947, p.225.

« Soyons courageux. Le vrai but de toute éducation humaine doit être la sainteté. [...] Tant de fins esprits ont pris l'habitude, en fréquentant Horace ou Montaigne, de confondre culture intellectuelle avec éducation. Un dilettante, à la tête même « bien faite » n'est pas un idéal à poursuivre en éducation. Si la foule des hommes donne son admiration à un grand chef qui sait la galvaniser et l'entraîner, elle accorde à l'humble saint davantage. **Devant le chef, ce sont souvent ses nerfs qui vibrent ; devant le saint c'est son cœur qui aime.**⁷ »

« Qu'on ne s'y méprenne pas : la sainteté, bien mieux que l'art ou le génie, est l'épanouissement de notre personnalité. Seuls les Saints sont réellement libres. Sainteté et liberté vont de pair, en effet, et il nous faut en prendre conscience⁸».

« Etre libre c'est dominer, c'est être indépendant, c'est pouvoir choisir. Soit. Mais choisir quoi ? Le choix n'est qu'un moyen et ce pouvoir de choisir est lui-même réglé et dominé par le bien auquel je veux tendre et les circonstances dans lesquelles je me trouve. Pour me rendre à Paris, je choisirai le moyen de locomotion le plus rapide, le plus confortable, si je suis pressé ou malade...; le plus économique, si mes moyens sont courts. Or dans la hiérarchie des biens, nul doute que Dieu soit le plus grand et le seul vrai Bien⁹ ».

« Si, pour être libre, il faut dominer tous les biens créés, il apparaît aisément qu'on est libre dans la mesure même où on est saint. Le saint, c'est celui qui, à coups de volonté..inspirés et aidés par la grâce, se déprend peu à peu de la « fascination de la bagatelle ». Le saint, c'est celui qui, avant de goûter un bien, lui demande s'il est le bien suprême, et qui n'accepte de prendre que celui qui lui donne Dieu¹⁰ ».

Le Père Jacques de Jésus évoque alors la doctrine de la *Montée du Carmel* de saint Jean de la Croix, dont il cite quelques mots : « l'âme est devenue une même chose avec Dieu, et d'une certaine manière, Dieu par participation ; [...] elle fait en Dieu et pour Dieu, ce que Dieu fait en elle-même pour soi, et à sa manière, car les deux volontés n'en font qu'une. Et comme Dieu se donne alors à elle avec une liberté et affectueuse volonté, ainsi elle de son côté, ayant une volonté d'autant plus libre et généreuse qu'elle est plus unie avec Dieu en Dieu, donne Dieu à Dieu même, en Dieu ».

⁷Frère Jacques de Jésus, « Pour l'éducation des enfants de Dieu », La vie carmélitaine, Avril 1935, p. 65.

⁸Frère Jacques de Jésus, *Ibid.*, p. 66.

⁹Frère Jacques de Jésus, *Ibid.*, p. 67.

¹⁰Frère Jacques de Jésus, *Ibid.*, p. 67.

Pour le Père Jacques de Jésus, le but de toute éducation est « *cette montée vers la sainteté, c'est-à-dire, la montée vers la liberté, la vraie liberté, la sainte liberté des enfants de Dieu*¹¹ ».

Pour conduire les enfants à la sainte liberté des enfants de Dieu, le père Jacques pose sur chacun d'eux un regard bon, un regard pénétrant le même regard que son Maître Jésus pose sur ses disciples : « *Jésus le regarda et dit « Tu es Simon, le fils de Jean ; tu t'appelleras Pierre »* (Jn 1,42). Il s'agit d'un regard qui révèle l'autre à lui-même. Écoutons le portrait que trace un élève du Père Jacques :

« Le physique est souvent lié au moral ; tel était le cas pour le Père. Un long visage, d'une maigreur effrayante, d'où seul émergeait un grand nez encadré de deux yeux brillants et terriblement pénétrants, si bien que dès le premier regard on se sentait transpercé, jugé, classé et que plus rien désormais vous concernant ne lui semblait inconnu. Il avait une manière de vous regarder qui aurait fait rougir les plus durs et les plus fermés. Mais cet examen impitoyable avait également le don de vous mettre en confiance. Car on sentait sa parfaite compréhension de tout ce qui vous regardait et l'inutilité de feindre ou de cacher. Aussi pouvait-on aborder d'emblée le sujet ennuyeux ou délicat et parlait simplement, toute convention étant désormais superflue. De ce fait, la conversation était tout de suite passionnante. On se sentait même presque forcé de lui dire tout ce qu'on pensait et du reste quelques questions habilement posées par lui vous facilitaient tout de suite le travail. C'est là, semble-t-il, une des causes de son influence, cette remarquable psychologie et cette impression qu'il vous donnait tout de suite de vous avoir compris.

*Mais si son regard était pénétrant, il était aussi tellement humain, c'est-à-dire tellement bon ; voilà la seconde marque de son caractère. On sentait que toute sa vie, toute son action était un seul grand amour pour son Maître et ceux dont il avait la charge. Que cela soit par un mot, un sourire, un geste, ou une longue conversation, on percevait le mobile et la fin de cet acte*¹² ».

C'est bien le Maître, le Christ, que le père Jacques veut montrer à ses enfants. Son autorité, son rayonnement ne viennent pas de lui-même, mais bien du Christ, auquel il conduit les enfants par l'apprentissage de la sainte liberté. La présence du père Jacques auprès des enfants

¹¹ Frère Jacques de Jésus, *Ibid.*, p. 68.

¹² P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, *Le père Jacques, martyr de la charité*, Études Carmélitaines, Desclée De Brouwer, 1947, p. 274

est complètement désintéressée. Il est présent à autrui au moment opportun comme le Christ l'est dans les rencontres des Évangiles quand celui-ci dit : « C'est ta foi qui t'a sauvé. » » Autrement dit, c'est ton intériorité en relation avec moi, le Christ, qui te sauve. On le perçoit : l'autorité désintéressée engendre la liberté ; la rencontre entre le maître et le disciple apparaît alors comme le lieu fondamental de cet engendrement. Dans le regard du père Jacques, sa présence opportune et son intérêt gratuit pour l'autre révèlent à l'enfant l'amour que le Christ lui porte et sa vocation d'enfant de Dieu.

Pour réussir dans cette éducation des enfants de Dieu à la sainte liberté, le Père Jacques de Jésus pose une condition qui lui semble nécessaire : « *Il faut une atmosphère de joie* ». Le père Jacques fait ici référence à sainte Thérèse d'Avila et à sainte Thérèse de Lisieux :

« Il faut de cette joie, que notre Mère Thérèse d'Avila et notre sœur Thérèse de Lisieux ont si naturellement goûtée. Qui ne sait le sourire malicieux de cette petite normande, son bel entrain en récréation ? Cet enfant si sage ne cessait d'être une enfant.

On ne doit pas oublier que l'enfant est un rieur. Il commence sa vie, il n'a encore rien expérimenté des méchancetés de l'existence. Il a confiance en tout et en tous. Tout en lui connaît la joyeuse poussée de la vie : chaque jour allonge son corps, forme ses organes, étend son horizon. La vie est pour lui une fête magnifique, un merveilleux voyage où l'on rencontre à chaque pas de nouveaux étonnements. L'enfant normal n'est pas triste, il ne peut pas être triste, parce que tout chante en lui. L'action de l'éducateur doit donc mouler sur cette disposition de l'enfant. Elle doit s'offrir à l'enfant sous des traits alléchants, vêtue d'habits de fête, prête à courir l'aventure, avec une physionomie si franche et si riante que sans hésiter l'enfant tend la main et s'abandonne à elle avec l'espoir de superbes randonnées. La grande sainte Thérèse le pensait : « Si la tristesse resserre le cœur à l'égard de Dieu et du devoir et pénètre l'âme de langueur et de découragement ; la joie au contraire, la dispose au bien ».

Cette joie qui dispose au bien, le Père Jacques en sera le signe dans la détresse des camps de concentration. Pendant la guerre, le Père Jacques était entré en Résistance faisant du petit collège d'Avon un refuge pour des enfants juifs et des séminaristes réfractaires.

Mais, le 15 janvier 1944, la Gestapo investit le petit collège d'Avon. Voici le témoignage d'un élève présent en cette matinée :

« Le matin rien n'aurait fait prévoir ce qui devait se dérouler. La journée commençait dans le calme. Les classes suivaient leur train, avec le charme un peu monotone que confère l'habitude à tout ce qu'elle touche. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire...

Soudain, dans le couloir retentit un bruit de bottes. On entend les portes claquer, se fermer brusquement. Les Allemands sont partout »

Les trois enfants et les séminaristes réfractaires sont arrêtés. Puis c'est au tour du « Père Jacques lui-même, au milieu d'un cours de français, en classe de première ».

« A onze heures, la cloche sonne la fin des classes. Les élèves gagnent la cour ; les professeurs remontent vers leur chambre et apprennent alors l'arrestation du Père Jacques qui était seul dans la pièce où on l'avait conduit. Les autres détenus étaient ensemble dans la chambre sud du même corridor, près du « carré » des professeurs.

Nous nous approchons du Père Jacques pour lui dire quelques mots “On ne parle pas ”, crie un Allemand posté non loin de là. Nous lui serrons la main en silence. A voix basse, nous lui glissons :

- *“Avez-vous besoin de quelque chose ?”*
- *“Merci...Tout va bien” répondit-il et il ajouta, souriant : “Je vais enfin pouvoir dormir et faire oraison”.*

Deux grands passent peu après dans le couloir.

- *“Continuez sans moi, mes enfants” leur dit le Père Jacques.*

A deux professeurs qui réussissent à l'aider à faire son paquet et à l'embrasser avant son départ, il dit encore : “Je vous confie la maison” ».

Ces derniers mots du Père Jacques de Jésus sont beaux, calmes et doux, face à la violence qui a envahi le petit collège d'Avon en cette matinée de janvier.

Ces paroles me rappellent celle du Christ lors de sa Passion :

« Je vais enfin pouvoir faire oraison », n'est-ce pas ce que Jésus dit quand il dit : « Je vais vers mon Père » (Jn 16, 10) ?

« Continuez sans moi, mes enfants ». Continuez sans moi, continuez sans moi à vous aimer les autres comme moi je vous ai aimé (Jn 15, 12).

“*Je vous confie la maison*”, dit-il à deux professeurs, comme Jésus en Croix dit à son disciple Jean : « Voici ta mère ».

Le Père Jacques avance vers son martyre, dans lequel s’accomplit sa vie à l’image du Christ. Sa Passion durera un peu plus d’un an. Ce fut d’abord le camp de Sarrebrück, puis celui de Mauthausen et enfin le camp de Gusen. Les témoignages sont effroyables. Dans cet enfer, la présence du Père Jacques apparaît comme celle du Christ sur le chemin de Croix traversant Jérusalem, révélant à son passage le cœur de chacun, les uns abandonnés aux ténèbres se déchaînant dans une folie meurtrière, les autres allant à la lumière, témoignant de la profonde dignité de l’homme.

Voici le témoignage de ceux qui ont connu le Père Jacques dans cette épreuve :

Témoignage de M. de Bouard :

« On fit marcher les nouveaux venus en rang autour du bassin qui occupait le milieu de la cour. Les anciens détenus furent appelés, comme d’habitude, au même exercice. les quolibets ne tardèrent pas à tomber sur le Père, que sa robe signalait à l’attention des S.D. . Il parut ne pas s’en émouvoir. Parmi les anciens détenus (arrivés 2 ou 3 mois auparavant) il y avait ceux qu’abandonnaient déjà leurs forces, qui avaient à peine à marcher. Ils formaient un groupe à part, lamentable procession qui tournait à un rythme plus lent autour du bassin. Par dérision, le rapport-fuhrer du camp ordonna au Père Jacques de se mettre à leur tête ; il obéit et, aussitôt, eut soin de se mettre au pas de ces malheureux. De temps en temps, il se retournait pour voir s’ils suivaient, et ce regard de bonté les encourageait, dans cet enfer de brutalité. La cour était à ce moment surveillée par le S.D. Hornetz. Je travaillais moi-même dans une annexe de la cuisine, donnant sur la cour, à laver les bouteillons où l’on mettait la soupe. Souvent, je levais les yeux sur la cour. Bientôt, je sentis que Hornetz était subjugué par la dignité du Père ; cela se voyait dans son regard. Comme je le comprends ! Jamais, je crois, le Père Jacques ne m’a paru si grand que ce jour-là¹³ »

Témoignage du poète M. Cayrol :

« Il a été pour moi essentiel de connaître, d’entendre, de voir le Père Jacques. Vous savez, je n’ai presque pas besoin d’aller à Avon tellement j’en sais le charme, la paix, la présence de Dieu, par lui. Je vous connaissais déjà depuis longtemps car souvent le Père Jacques me

¹³P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, *Le père Jacques, martyr de la charité*, Études Carmélitaines, Desclée De Brouwer, 1947, p. 383.

parlait de vous avec une telle émotion ; je connaissais la petite chapelle où il voulait faire peindre une “Tête de Christ” dont les lèvres auraient pu murmurer : “J’ai versé telle goutte de sang pour toi”. Je connais les enfants de son collègue qui faisaient l’objet de ses meilleurs souvenirs, ses marches dans la forêt pour écouter le vent (il aimait tellement le vent sifflant dans les branches, surtout le vent de novembre), la tombe de Katerine Mansfield, la maison de Mallamé, la revue des Etudes Carmélitaines, les bords de Seine. Que de fois lors des appels, nous nous mettions dans un certain coin pour mieux apercevoir le soleil couchant et les teintes extraordinaires, royales, que prenait le ciel autrichien et était pourtant notre ciel ! Notre petit groupe qui entourait le Père Jacques a toujours lutté contre l’esprit “gusenien” comme on disait, c’est-à-dire l’esprit barbelisé... Nous ne parlions jamais de notre faim, de notre fatigue, de nos peurs durant les alertes si nombreuses où nous nous réfugions, dans des conditions atroces de coups, au fond d’usines souterraines. Nous n’avons jamais cessé de tenir haut l’esprit, de lutter contre cette “dépréciation” spirituelle qui courait le camp ; nous n’avons pas été contaminés par le vent de terreur, de brutalité, d’ordure qui soufflait dans nos vies quotidiennes parce que le Père Jacques était là, près de nous, aidant ceux qui n’en pouvaient plus, relevant ceux qui tombaient, donnant même son pain à ceux qui avaient faim, c’est-à-dire, - il l’a montré par sa mort - sa chair et son sang¹⁴ ».

Libéré mais affaibli par la déportation, le Père Jacques de Jésus meurt le 2 juin 1945. *« Je vais enfin pouvoir dormir et faire oraison »,* disait-il.

Tout au long de sa vie, le Père Jacques de Jésus aspirait à la vie du cloître, c’est-à-dire l’appel à une vie d’oraison, à ce cœur à cœur avec Dieu, source de son action, une vie de prière qui gouverne tout son être. Son cloître, c’était son cœur. Je voudrais terminer par ce que le Père Jacques de Jésus dit lui-même de cette vie d’oraison :

« L’oraison, c’est le cœur de l’homme dans le Cœur de Dieu. (...) C’est l’âme toute brûlante sans un mot devant Dieu, (...) et cherchant dans le vol de l’effusion à saisir Dieu, à l’êtreindre, oui à l’êtreindre sans fin !

Comment pourrait-on aimer Dieu à ces profondeurs et l’oublier ensuite quand on se relève pour le travail matériel quotidien ? (...)

Au fond de l’âme, comme lorsqu’on se promène dans la plaine, on aperçoit tout au premier plan des champs sans que pour cela l’horizon disparaisse au regard quoiqu’on ne le

14 P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, *Le père Jacques, martyr de la charité*, Études Carmélitaines, Desclée De Brouwer, 1947, p. 440.

regarde pas. Toute la journée il y a pour l'âme un horizon surnaturel et divin qui baigne toutes les actions et tous les travaux qu'elle entreprend. Cet horizon est enveloppé de silence : là où Dieu se rencontre, là où Dieu se reconnaît, là où on aime Dieu.

En gardant ce goût du silence, nous ne délaissions rien dans notre vie, nous n'amoindrissons rien de notre rayonnement et de notre valeur, nous donnons au contraire à notre vie une assise solide qui s'enfonce jusqu'à la vie éternelle. Et de ce silence nous ramenons ces gerbes de lumière surnaturelle qui rayonnent de nous sans même que nous nous en rendions compte. Et cela nous permet une intense action d'apostolat, une action vraie, qui se nourrit dans le silence de Dieu¹⁵. »

Puisse-t-il en être ainsi pour chacun de nous, soyons courageux, soyons des saints non pour nous-mêmes mais pour l'enfant que Jésus a placé au milieu de nous, montrons à cet enfant l'horizon, enveloppé de silence, là où Dieu se rencontre, là où Dieu se reconnaît, là où on aime Dieu.

¹⁵ Extrait d'une retraite donnée aux membres de l'Ordre Séculier du Carmel, à Chaville, en 1936, Archives Carmélitaines d'Avon.